

Ils essayent partout des attaques locales

Les communiqués, aussi bien français qu'anglais, témoignent qu'il y a une très grande activité sur tout le front occidental, de la mer aux Vosges.

Les Allemands, en effet, multiplient les attaques locales. Autant qu'on en peut juger, ce sont de fortes patrouilles, composées non pas, comme d'ordinaire, de quelques hommes, mais d'un bataillon et même plus.

Dans le secteur anglais, il semble que c'est du côté de Saint-Quentin, vers Neuve-Chapelle, et au sud de Passchendaele, près du bois du Polygone — où nos alliés portugais sont en ligne — que ces raids ont été le plus violents.

Sur notre front, c'est en Champagne, sous Reims, au fort de La Pompelle, et un peu plus à l'est, vers Le Cornillet, que les attaques ont été le plus vivement menées, mais partout en vain.

En certains endroits, les assaillants ne sont pas parvenus jusqu'aux tranchées. Dans d'autres, ils ont pu se croire plus heureux au début, mais ça a été tant pis pour ceux qui se sont aventurés trop loin : ils ont été pris ou tués. Là où ils avaient pu remporter un avantage momentané, ils ont été finalement rejetés et nos lignes ont été rapidement rétablies.

Il y eut également de l'activité d'infanterie dans l'est, particulièrement sur la rive gauche de la Meuse.

Tel est le bilan des attaques allemandes d'hier et d'avant-hier.

Que faut-il en conclure ? Rien encore. Il est bien évident que l'offensive allemande s'accompagnera de démonstrations sur le ou les secteurs réellement visés.

Mais, pour le moment, nous n'en sommes qu'à des démonstrations ; il serait prématuré de conclure que la grande offensive allemande a commencé.

La guerre de mouvement a prouvé notre supériorité

Le Berliner Tageblatt semble s'étonner que nos critiques militaires s'émouvent médiocrement de la perspective d'une grande offensive allemande, laquelle, pense-t-il, aura pour effet de rétablir la guerre de mouvement. Et il ajoute que dans cette guerre de mouvement les Allemands sont passés maîtres. C'est là une affirmation gratuite que démentent les faits.

La guerre de mouvement nous a donné la victoire de la Marne, et c'est parce que les armées allemandes n'étaient plus capables de nous résister en rase campagne qu'elles se sont terrées dans des trous de plus en plus profonds et nombreux. Nous avons bien été forcés de les imiter, mais ce n'est pas nous qui avons commencé. Donc, ce n'est pas nous qui avons renoncé à la guerre de mouvement. Après la victoire de la Marne, les opérations qu'on a qualifiées du nom de course à la mer, image pittoresque qui a l'inconvénient de fausser le vrai sens de ces opérations, prouvent à l'évidence notre supériorité encore dans la guerre de mouvement, car, si la supériorité avait été du côté des Allemands, le nouveau front ne se serait pas établi en retrait pour eux, mais bien en retrait pour nous, dans la direction de Paris.

Une fois les lignes stabilisées, les attaques ont toujours été de la guerre de mouvement, par la raison que les attaques sortent des tranchées et se portent en avant, à découvert, avec l'espoir de gagner du terrain. Or, si on veut bien en faire la récapitulation, on constate, nous l'avons déjà dit, que nos attaques ont fait perdre à l'ennemi beaucoup de terrain, tandis que les siennes, ayant eu des avantages dans deux secteurs seulement, à Ypres et à Verdun, ont reperdu ce qu'elles avaient gagné.

Nous n'inventons ni n'exagérons rien, chacun le sait, et les Allemands aussi bien que nous. Voici un autre argument : Si nous avons refoulé l'ennemi en prenant l'offensive alors qu'il était à couvert, à l'abri, et protégé par ses fils de fer, si nos alliés et nous avons pu enlever d'aussi formidables positions que la Main de Massiges, les plateaux du nord de l'Aisne, Thiepval, la butte de Warlencourt, plus imprenable que Gibraltar au dire des critiques militaires allemands, à plus forte raison nous pouvons venir à bout des mêmes troupes en rase campagne, quand elles ne seront plus protégées par rien du tout. Qui peut le plus peut le moins, c'est bien clair. Nous ne craignons donc pas la réciprocité : les Allemands à découvert, contre nous protégés. Ajoutons que cette fameuse supériorité allemande dans la guerre de mouvement ne s'est pas affirmée, tant que cela non plus en Russie, chaque fois qu'elle a trouvé devant elle une armée organisée et ayant des fusils et des munitions. On sent comment ces victoires sur les Russes, du temps où il existait une armée russe, ont été remportées. Et voilà pourquoi mes camarades et moi nous ne sommes pas émus par ce qui semble se préparer.

Général BERTHAUT.

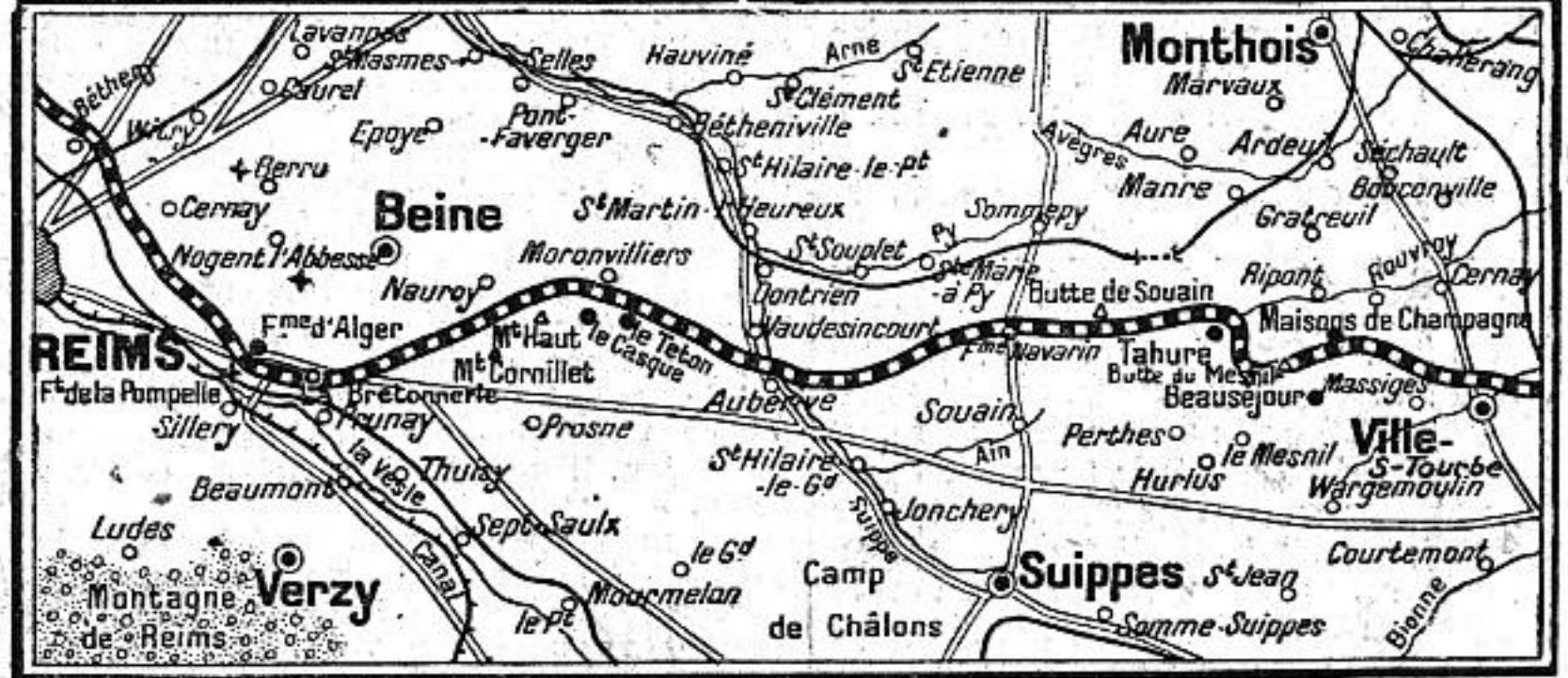
M. CHANOT directeur de la police municipale admis à la retraite

Par décision du préfet de police, M. Chanot, directeur de la police municipale, est admis à faire valoir ses droits à la retraite.

M. Chanot, qui est âgé de 55 ans, avait débuté dans l'administration en 1891. Successivement officier de paix, commissaire de police des Champs-Élysées, puis démissionnaire, il avait succédé le 1^{er} février 1914 à M. Tomy.

ATTAKUES ALLEMANDES DE REIMS A LA MEUSE

Partout, nous gardons l'avantage après des contre-attaques immédiates



Communiqués français

2 Mars, 14 heures.

La lutte d'artillerie signalée hier sur un certain nombre de points du front, depuis le Chemin-des-Dames jusqu'à la Meuse, s'est poursuivie toute la nuit avec une intensité marquée et a été accompagnée d'actions d'infanterie très vives au cours desquelles nos troupes ont partout gardé l'avantage.

Des coups de main ennemis sur nos petits postes au sud-est de Paris et au sud de Juvincourt ont été repoussés.

L'action agressive de l'ennemi s'est notamment manifestée dans la région au nord-ouest et sud-est de Reims.

Dès hier, en fin de journée, des forces allemandes ont tenté de déboucher sur le saillant de Neuf-Châtel. Nos feux, déchaînés avec précision, ont désorganisé l'attaque. Des fractions ennemies, qui avaient réussi à prendre pied dans nos postes avancés, en ont été chassées par notre contre-attaque.

A la même heure, 17 heures 40, des détachements ennemis ont tenté d'aborder nos lignes en face de La Pompelle, mais, sous nos feux, ils ont dû regagner précipitamment leurs tranchées de départ.

Après ce premier échec, l'ennemi a prononcé une nouvelle attaque plus violente dans la même région.

Malgré ses efforts répétés, il n'a pu atteindre le fort de La Pompelle ; seuls des éléments ennemis ont réussi à prendre pied dans la partie nord d'un petit ouvrage situé à l'ouest du fort.

En même temps, une tentative dirigée plus à l'est, au sud de la Bertonnerie, n'a pas obtenu de résultat.

En Champagne, l'ennemi a attaqué en deux points notre ligne, sans obtenir le moindre succès.

Vers le Cornillet, l'attaque s'est produite sur un front de 800 mètres et a trouvé nos tranchées évacuées par ordre. Un énergique retour offensif de nos troupes a aussitôt refoulé l'ennemi et a entièrement rétabli nos positions.



Localités d'artillerie assez vives dans le secteur d'Haucourt.

Sur la rive droite, dans la région de Vaux-la-Palme, nos patrouilles ont fait des prisonniers.

Deux autres coups de main ennemis en Lorraine et dans les Vosges (sud de la Fave) ont subi un échec complet.

2 Mars, 23 heures.

Dans la région de Reims et en Champagne, l'artillerie ennemie n'a manifesté qu'une faible activité au cours de la journée.

Dès ce matin, nos troupes ont complètement rétabli leurs lignes à la Pompelle. D'après de nouveaux renseignements, l'attaque allemande dirigée sur ce point, la nuit dernière, était forte de deux bataillons.

Canonade assez vive sur la rive droite de la Meuse, la cote 344 et au nord de Bezonvaux, intermittente sur le reste du front.

L'ennemi également actif sur le front anglais

2 Mars, après-midi.

Au cours d'un coup de main exécuté avec succès, la nuit dernière au sud d'Armentières, des troupes du Nordfolk ont tué ou capturé un certain nombre d'ennemis.

Nos patrouilles ont également fait des prisonniers vers Arleux-en-Gohelle.

Les Allemands ont fait, cette nuit, des tentatives de coups de main en différents points du front.

Deux de leurs détachements ont réussi à pénétrer dans nos lignes dans le secteur de Saint-Quentin. Quelques-uns de nos hommes ont disparu.

Une troisième tentative de coup de main, vers Hargicourt, a permis à un certain nombre d'ennemis d'atteindre nos tranchées où ils ont tous été tués ou faits prisonniers.

A la suite d'un violent bombardement exécuté ce matin sur un large front, à partir de Neuve-Chapelle en remontant vers le Nord, un important détachement ennemi a attaqué des tranchées de première ligne portugaises où il a réussi à pénétrer. Une contre-attaque immédiate l'en a promptement rejeté. La situation a été entièrement rétablie.

D'autres raids allemands ont été également repoussés avec succès pour l'ennemi, vers le canal d'Ypres à Commines et au sud de la forêt d'Houthulst. Un certain nombre de prisonniers et une mitrailleuse sont restés entre nos mains.

Deux contre-torpilleurs boches et un chalutier armé coulés sur des mines

Londres, 2 Mars. — Le correspondant du Times à Amsterdam télégraphie : « J'apprends directement de Vlieland que les Allemands arrivés dans ce port ont déclaré qu'un torpilleur et deux dragueurs de mines allemands ont sauté hier matin vendredi, entre une heure et une heure et demie, en passant dans un champ de mines. »

La Nieuwe Rotterdamse Courant dit que les navires allemands coulés au large de Vlieland sont deux contre-torpilleurs et un chalutier armé.

(Vlieland, île de la mer du Nord, la deuxième du S.-O. au N.-E. de la rance qui ferme au N.-O. l'entrée du Zuiderzee au nord de la Hollande.)

(Le bruit des explosions avait fait croire tout d'abord, en Hollande, à un combat naval.)

Grande activité de l'artillerie allemande, au cours de la nuit, en relation avec les coups de main ennemis ainsi que dans le secteur de Passchendaele.

2 Mars, soir.

L'ennemi a montré une grande activité la nuit dernière et exécuté des raids sur toute l'étendue de notre front.

Les six coups de main signalés au communiqué de ce matin ont été suivis de deux tentatives effectuées pendant la nuit sur nos positions à l'est du bois du Polygone. Toutes deux ont échoué sous nos feux d'infanterie et de mitrailleuses. Nous avons fait des prisonniers.

Le raid allemand sur les positions portugaises a été précédé d'un bombardement intense sur un front de trois mille mètres et exécuté avec des effectifs importants. Les assaillants réussirent à pénétrer dans notre tranchée de première ligne où ils firent des prisonniers.

Ils en furent aussitôt entièrement rejetés par la contre-attaque des troupes de soutien portugaises.

Les autres tentatives de coups de main ennemis ont toutes échoué, quelques-unes à la suite de violents combats. Elles nous ont permis de faire de nombreux prisonniers et d'infliger des pertes sérieuses à l'adversaire.

Quelque activité de l'artillerie ennemie au cours de la journée, dans la vallée de la Scarpe.

5000 ANS — 1918 — N° 20.155

5000 ANS — 1918 — N° 20.155



— Mieux valait la Guerre, Ivan, que la Paix avec la schlague !

Ils n'énervèrent pas le soldat français

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Front français, 1^{er} Mars.

Dans les armées il n'est qu'une offensive qui mérite vos soins : celle des coups. Est-ce pour cela que dans notre correspondance nourrie au front nous avons écarté celles qui n'étaient pas de cette sorte, sûrement ? Nous avons mané toutes les hypothèses, prêtés aux Allemands force, ruse, calculs ; nous les avons vus face aux Anglais, reprenant le plan cher à leur cœur : Calais ; face aux terrains des moins ravagés qui servaient d'hippodrome à leurs tanks ; Cambrai ; puis directement sur nous, mangeant des yeux, avant de mieux faire, Reims, Nancy, Belfort. Nous avons dirigé leurs masses tenues prêtes, à l'entrée des vallées. Ne voyant rien se déchaîner nous avons dit : « Ils attendent leurs divisions libérées de Russie, ou la mise en action d'une nouvelle trouille diabolique (comme s'ils étaient d'anciens anges !) ou tout simplement, ainsi qu'au temps d'Homère, ayant déjà leur gaz, le vent favorable. »

Il était pourtant une autre supposition. Mais elle se trouvait loin des armes et nous la laissons passer devant nous, pareille à l'étranger qui ne doit pas revenir les regards. C'est l'offensive diplomatique.

Elle apparaît au jour. Elle ne vient pas des lignes mais de Berlin. Les soldats peuvent donc la fixer dans les yeux ; s'il en est qui doivent se baisser, ce ne seront pas les leurs.

Au pied du mur

Que l'Allemagne, une fois sa force ramassée, ait le dessein de profiter de la crainte qu'elle croit nous inspirer, voilà une idée qui n'est pas neuve. L'Allemagne n'ignore rien du prix que lui coûterait une tentative désespérée. Elle aura dans un mois, quand ses trains finiront de revenir de l'Ouest, fait son plein. Avant d'ouvrir la blessure par où coulera son dernier sang, dans l'incertitude où elle est qu'en cas d'échec, il ne retomberait pas sur elle-même, elle veut jouer de son fantôme. Elle a plusieurs raisons pour cela. Toutes tiennent de la prévoyance. En premier, raison de politique intérieure : se couvrir auprès de son peuple ; pouvoir crier aux colères qui éclateront : « Vous aussi vous avez été consentants. » Puis, mais manœuvre, rendre solidaires ses soldats, leur dire : « La paix, je la voulais, je l'ai tendue, on a refusé de la saisir ; allez et forcez la main à nos ennemis. » Pour les empêcher, les choses tournant mal, de l'accuser, l'Allemagne de ses civils et de ses soldats fera ses complices.

En second, raison de politique extérieure.

Est-elle certaine de nous enfoncer ? D'où lui viendrait après trois ans et sept mois d'impitoyable orgueil cet arrogant espoir ? Elle ne peut même pas nous entamer une demi-journée durant, lors de ses coups de main défonceurs.

La menace à la main

Son soldat évidemment n'est pas sur les boulets, il se porte bien ; il marchera ; mais le nôtre, est-il malade ? A-t-il plus que le sien l'habitude et le goût de reculer ? Son nombre ? Eh ! notre état-major sait encore compter, nous le connaissons aussi bien qu'elle. C'est peut-être aussi parce qu'elle ignore pas nos chiffres qu'elle est la depuis un mois à se fâter. Qui lui prouve alors que Ludendorff a raison ? Qui prouve à Ludendorff lui-même son infailibilité ? Qu'il ait foi dans son plan est logique, tout général préparant une offensive croit en elle, mais que l'Allemagne croie dur comme fer en Ludendorff est autre chose. La voilà donc debout devant nous avec une grosse menace à la main. Alors elle s'interroge : « Ne pouvant jurer de rien, se dit-elle, ma menace encore toute neuve vaut certainement mieux que mon effort avorté. Mettons-nous sous son ombre ; nous ne pourrions pas trouver meilleure place pour sonder l'ennemi. »

Le socle c'est l'armée. Si les Allemands, par leur astuce, supposent qu'ils énervent notre armée, c'est qu'ils n'entendent décidément que des choses grossières. Jouer de subtilité, de clairvoyance et d'honneur avec les Français ne leur conviendrait pas. Ils pourraient tuer le soldat bleu horizon, s'ils ne sont tués par lui, mais le duper, nenni ! Qu'ils s'y prennent comme ils voudront, ils n'arriveront pas à l'entourer dans leurs laçes. Ils ne parviendront pas plus à lui faire croire qu'ils lui rendent justice en le dépouillant qu'à l'incliner à acheter sa libération par son renoncement. Sa race ne prend ses racines ni dans la naïveté ni dans la lâcheté. Ils peuvent monter toutes sortes de tractations, mêler les échanges, dorer ce qui ne vaut rien pour nous l'offrir, tenir ce qu'ils convoient pour mieux l'escamoter, ils ne surprendront pas son bon sens. Il ne veut pas plus de la paix à tout prix qu'il ne désire la guerre au même prix. On lui a imposé l'une, on ne lui imposera pas l'autre. Que l'Allemagne en soit avertie, il ne lui reste que deux chemins pour sortir de notre côté, ou la sagesse dans ses propositions ou l'attaque. Sur la seconde de ces routes nous voyons chaque jour ce qu'ils rencontreront. La fierté des combattants n'y sera pas seule. Si le cœur leur en dit encore il y a de quoi amonceler leurs cadavres.

Albert Londres.

Voir en 2^e page
M. Damblin, porteur de lait par Edmond HARAUCOURT.

AYANT DÉSARMÉ LA RUSSIE les Maximalistes, sans examen, SIGNENT LA PAIX BOCHE

Pétrograd, 2 Mars. — Le chef de la délégation russe aux pourparlers de paix de Brest-Litovsk, Karakhan, vient d'adresser à Lenine et à Trotsky, à l'Institut Smolny, le radiotélégramme suivant :

A la suite du refus des Allemands de cesser les opérations de guerre jusqu'à la signature de la paix, nous avons décidé de signer le traité sans en examiner les clauses.

NICOLAS II n'aurait pas trahi

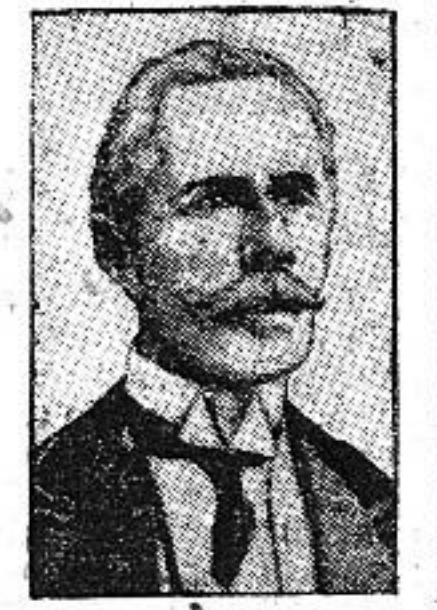
dit sir George Buchanan l'ancien ambassadeur anglais à Pétrograd

Dans un discours prononcé hier à Londres, sir George Buchanan, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne à Pétrograd, a déclaré qu'il tenait à démentir la rumeur d'après laquelle l'ancien empereur de Russie aurait été favorable à la conclusion d'une paix séparée avec l'Allemagne.

Il n'y a pas, j'en suis convaincu, a dit sir George Buchanan, un mot de vrai dans cette rumeur. L'empereur, sans nul doute, a eu de nombreux torts, mais il n'a pas été un traître. Il n'aurait jamais trahi la cause des Alliés et fut toujours le fidèle et loyal ami de l'Angleterre.

Nous croyons savoir que les renseignements du gouvernement de la République concordent avec les déclarations de sir George Buchanan.

L'ancien empereur de Russie n'a pas cessé de donner à l'ambassadeur de France, à Pétrograd, les mêmes assurances qu'à son collègue de Grande-Bretagne. En outre, lorsque M. Viviani s'est rendu en Russie, en avril 1916, pour y représenter avec M. Albert Thomas le gouvernement français, Nicolas II lui a remis, pour le Président de la République, une lettre autographe où, s'expliquant tout à la fois sur l'agression allemande et sur les intentions du gouvernement russe, il s'exprimait en ces termes :



Sir George Buchanan

Une lettre de l'empereur Nicolas II à M. Raymond Poincaré

Grand Quartier Général

Le 30 Avril 1916 (13 Mai).

Cher et grand ami,

En ce moment où la France et la Russie sont plus étroitement liées que jamais dans la lutte sans précédent qu'elles soutiennent, d'accord avec leurs fidèles alliés, il m'a été bien agréable de voir des membres du gouvernement français venir en Russie.

J'ai eu beaucoup de plaisir à revoir M. Viviani, garde des Sceaux, que je connaissais déjà, et à me remémorer à cette occasion ma dernière entrevue avec vous.

Nous ne songions alors qu'à assurer le développement pacifique de nos deux pays, tandis que l'ennemi tramait déjà son attentat contre la paix de l'Europe, dans l'espoir de s'arroger l'hégémonie du monde.

J'ai été également bien aise de connaître M. Albert Thomas, ministre des Munitions, dont les talents ont rendu de si grands services à sa patrie et à la cause des Alliés.

Ayant toujours attribué une grande importance à l'intime collaboration de nos deux gouvernements, j'y ajoute d'autant plus de prix aujourd'hui que, fermement décidés à ne pas déposer les armes autrement que d'un commun accord et après la victoire définitive, nous devons attentivement coordonner notre action pour la rendre plus efficace. Il est hors de doute que chacun des Alliés n'est animé que d'un désir, celui de mettre le maximum de ses moyens au service de la cause commune. C'est dans cet esprit que mon gouvernement et mes officiers généraux se sont appliqués à étudier, de concert avec les membres du gouvernement français, les mesures qu'il convient de prendre pour se prêter mutuellement entre alliés le plus large concours.

J'espère, par conséquent, que M. Viviani et M. Albert Thomas remporteront de leur séjour ici la conviction que, dans la mesure des possibilités matérielles, la Russie ne recule devant aucun sacrifice pour faire triompher le plus tôt possible la cause des Alliés.

Faisant tous mes vœux les plus chaleureux pour que nos efforts réunis soient bientôt couronnés du succès le plus éclatant, je tiens à vous exprimer mon admiration pour la France et sa splendide armée qui s'est couverte de gloire nouvelle par l'héroïque défense de Verdun.

Je vous prie en même temps de recevoir l'expression de ma sincère et inaltérable amitié.

NICOLAS.

Il ne paraît pas possible qu'il ne se trouve point, dans la jeune république russe, des patriotes résolus à conserver leur fidélité à la France démocratique.

LA ROUMANIE ne capitule pas

Négociations suspendues au bout de plusieurs jours allemands

Bale, 2 Mars. — On mande de Berlin à la Gazette Populaire de Cologne :

« Les négociations avec la Roumanie ont été suspendues sur la demande des puissances centrales. Toutefois, il est impossible de dire si cette suspension entraînera la rupture complète des négociations. »

D'autres télégrammes aux journaux allemands font allusion à « l'attitude inflexible de la Roumanie ».

La Gazette de Voss dit qu'on peut considérer les négociations avec la Roumanie comme ayant échoué. Il paraît que la réponse du roi Ferdinand aux propositions de la Quadruple n'a pas été satisfaisante.

D'autres journaux croient savoir de source autorisée que les négociations de paix avec la Roumanie ont été suspendues, von Kuhlmann et le comte Czernin ayant été appelés à Brest-Litovsk pour la signature de la paix avec le gouvernement de Pétrograd.

L'ambassadeur de France a quitté Pétrograd

(Du correspondant du Petit Journal)

Stockholm, 2 Mars. — On annonce de Pétrograd le départ de l'ambassadeur de France, M. Noulens, du personnel de l'ambassade et des missions alliées pour Helsinki (Finlande).

M. Noulens avait tout d'abord annoncé son intention de gagner Moscou si Pétrograd était menacé d'investissement. Mais il a dû renoncer à son premier projet à cause de la difficulté des communications. Son départ de Pétrograd remonte au soir du 28 février.

Le Japon agitait en Sibirie d'accord avec tous les Alliés

Washington, 2 Mars. — Au cours de l'examen auquel, après M. Lansing et Lord Reading, le cabinet de Washington s'est livré, de la question d'une action du Japon en Sibirie et où fut envisagée une participation des Etats-Unis avec le Japon, l'opinion a été soutenue que cette dernière puissance était mieux équipée pour agir seule et promptement.

L'INDUSTRIE HIPPIQUE en péril

Par M. H. GOMOT, sénateur.

Grand émoi chez tous ceux qu'intéresse l'industrie hippique, une des plus anciennes de notre pays, une de celles où la France a obtenu les plus remarquables résultats.

Avant la guerre, elle était florissante. Nos haras étaient cités comme des modèles. Nous avions 25 dépôts d'étalons qui comptaient 3.500 chevaux pur sang, demi-sang et trait. Dans toutes les régions des hippodromes étaient ouverts et nos courses appelaient des amateurs de toutes les contrées de l'Europe. On les considérait non sans raison comme un moyen de développer l'élevage national. Elles comportaient plus de mille réunions sur 500 hippodromes avec un budget de 20 millions de prix ou de récompenses ; le pari mutuel procurait cette riche moisson.

Au premier jour de la guerre, cette prospérité s'est en partie évanouie ; néanmoins, le gouvernement, comprenant qu'il fallait sauver la race, a sagement fait l'effort nécessaire pour maintenir nos haras, et avec le concours des grandes Sociétés qui n'ont pas craint d'engager leurs ressources, a constitué des épreuves de sélection sans public et sans pari qui ont donné de bons résultats. C'est un régime provisoire ; ne serait-il pas temps d'y substituer un régime définitif ? Telle est la question posée en termes très nets par le syndicat des éleveurs-vendeurs de chevaux de sang (pur sang, anglo-arabe, demi-sang et trotteurs). Ils parlent au nom du petit élevage français à demi ruiné, qui demande à être secouru immédiatement et qui veut être fixé sur l'étendue des secours qu'on pourra lui donner. Ils estiment qu'après trois ans de sommeil ou de demi-sommeil, il est temps de s'éveiller et de rendre à la course française sa prospérité d'autan.

Si l'élevage veut vivre et se développer, il ne le peut qu'à la condition d'être

Contre les raids de Goths

richement doté, et les éleveurs estiment qu'il faut ouvrir les hippodromes, rétablir les entrées payantes et le pari mutuel. Ces mesures, disent-ils, ne sont pas plus immorales que le théâtre, le café-concert et les cinémas. Elles ont à leur actif d'aider à vivre une grande industrie, aux entreprises privées, aux transports, et elles font vivre des milliers de travailleurs, car si les courses ont l'apparence d'un plaisir aristocratique, lorsqu'on les voit de près, au jour de l'épreuve, c'est la démocratie agricole qui tire d'elles le plus grand profit.

Nous sommes loin de contester l'importance de l'industrie hippique. Nous connaissons la situation critique des petits éleveurs, nous croyons qu'on doit leur venir en aide, mais par quel moyen? Certes le rétablissement des entrées payantes serait une solution, elle aurait l'immense avantage de rendre l'animation et la vie à nos hippodromes abandonnés, mais on fait observer que le jeu est la conséquence fatale des courses, et le pari mutuel s'établirait de lui-même, les épreuves reprendraient, de riches toilettes s'établiraient de nouveau dans les tribunes, et l'on trouverait de l'essence pour les autos de luxe. A Chantilly comme à Longchamp, on entendrait se mêler aux acclamations des jockeys victorieux le bruit du canon qui tonne à la frontière.

Certes, il faut éviter les froissements, mais d'autre part, n'est-il pas déplorable de voir dépérir, faute de secours suffisants, l'élevage national de la race chevaline? Le comité consultatif des courses qui va se réunir demain exposera sa situation et ses vœux.

L'honorable M. Duriac, rapporteur du budget de l'Agriculture, fait entendre à ce sujet de sages paroles :

« L'élevage national, dit-il, traverse une crise redoutable ; il faut le reconstruire, aider les grandes Sociétés qui ont énergiquement lutté pour sauver nos races. » Il reconnaît le danger de la réouverture immédiate des courses, mais il voudrait que cette réouverture fût prochaine. Il ne serait pas éloigné d'accorder le dimanche les entrées payantes et le pari mutuel. Néanmoins, il ne se prononce pas. Il estime qu'il appartient au gouvernement, et au gouvernement seul, de prendre en connaissance de cause, le moment venu, toute décision qui jugera convenable en vue de rendre à une industrie digne d'intérêt, une partie de la prospérité qu'elle a perdue.

Au mal que l'on vient de signaler il faut des remèdes immédiats. Le gouvernement entend l'appel qui lui est adressé, il intervient comme il vient de le faire récemment par des subventions, par des encouragements ; il permettra des épreuves auxquelles le public sera admis, enfin il établira un *modus vivendi* acceptable en attendant le jour où des mesures de rendre la vie à nos hippodromes depuis quatre ans déserts, il prononcera la parole fatidique : « Séisme, ouvre-toi ».

H. COMOT.

Sénateur du Puy-de-Dôme.

Les biscuitiers et confiseurs devront déclarer leurs stocks restants

Recherchant, comme il avait été convenu, les moyens de faciliter l'écoulement, en dehors de la clientèle privée, les stocks existant encore de biscuiterie et de confiserie, le ministre du Ravitaillement vient de décider de la part de ces détaillants la déclaration des quantités de marchandises devenues prohibées qu'ils détenaient au 25 février.

Ces marchandises en question ne pourront être cédées aux œuvres d'assistance pour la guerre (blessés, convalescents, prisonniers), aux hôpitaux et aux établissements d'assistance et de bienfaisance reconnus par l'Etat. Il est bien entendu que les œuvres et établissements acquéreurs de ces marchandises ne pourront les rétrocéder et devront les livrer aux personnes dont ils sont chargés d'assurer la pourriture ou l'approvisionnement. La cession des marchandises sera permise jusqu'au 28 avril.

ECHOS

M. Stépian Pichon, ministre des Affaires étrangères, et Laffère, ministre de l'Instruction publique, ont inauguré, hier, au musée du Luxembourg, une remarquable exposition des peintures lithographiques, constituée uniquement d'œuvres ayant trait à la guerre actuelle.

C'est ce matin à 11 heures que seront remis aux autorités américaines, au musée de l'Armée, les drapeaux offerts par les descendants de l'anciens combattants français de la guerre de l'indépendance de l'Amérique, aux 6^{es}, 9^{es} et 11^{es} régiments d'infanterie, et au 4^e d'artillerie américains. Les drapeaux seront exposés de midi à 4 heures au musée.

A l'issue de la réunion du comité de l'Union des associations des anciens élèves des écoles supérieures de commerce, présidée par M. Paul Delombar, lecture a été donnée, par M. H. Lathens, secrétaire général, de la protestation des députés d'Alsace-Lorraine, à l'Assemblée nationale de Bordeaux.

Le 1^{er} mars 1918, dans les États-Unis d'Amérique, par Paul Bernay.

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

LE SECRET de la Flamme

DEUXIÈME PARTIE

BASILE JORKI

XVIII. — L'outrage (Suite)

Ce n'était pas pour rien que Pierre Fabert était le fils de son père. Ce n'est pas pour rien que dès son enfance il avait appris que Georges Fabert cherchait... lui venait de trouver peut-être... le moyen pratique de réaliser un immense perfectionnement dans l'industrie de la soierie... lorsque la mort lui avait fait emporter tout cela dans la tombe... la teinture des soies en pièces... et non plus en écheveaux.

Celle qui permettrait au fabricant de tisser en blanc, d'avance, un énorme stock de soieries... pour prendre ensuite, dans ce stock, au fur et à mesure des demandes, et pour teindre en quelques heures... les pièces qu'il aurait à livrer.

Tandis qu'avec le système actuel de la teinture en écheveaux, avant le tissage, c'est l'impossibilité de s'approvisionner de tissus tout prêts... Sait-on ce que demanderait la mode de demain ?

Copyright 1918 in the United States of America, by Paul Bernay.

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

Nouveaux essais de sirènes

Les essais d'avertisseurs en cas de nouveaux raids de goths se multiplient. Il semble que l'administration municipale désire ménager le plus possible les voitures automobiles des sapeurs-pompiers et limiter leur activité à porter le plus rapidement possible les secours nécessaires aux endroits atteints.

Un nouvel essai de ce genre a été fait hier matin sur la tour nord de Notre-Dame, sous la direction du capitaine-ingénieur Schilt, des sapeurs-pompiers. Il a porté sur deux engins différents : d'abord des « témoins » mis en action par des bouteilles d'air comprimé, puis une sirène à sept trompes, tournant à 3.300 tours, mue par un moteur électrique de 13 chevaux, tournant à 1.150 tours. De meilleurs résultats auraient été obtenus par la sirène à laquelle de menus perfectionnements de détails, tels qu'inclinaison des pavillons et substitution d'un son alternatif et varié à un son continu, permettraient de donner un rendement satisfaisant. L'expérience a parfaitement réussi. Un rapport sera établi qui aura vraisemblablement pour résultat de généraliser le système d'avertissement essayé dans la Cité.

Les abris dans les maisons

Déjà 2.200 abris ont été adoptés, pour Paris, par la commission centrale et presque tous sont désignés, par l'affiche que l'on connaît, aux passants qui, en cas d'alerte, auraient à se réfugier dans la maison la plus proche. D'ici peu de temps, trois mille abris particuliers seront atteints.

Toujours trop de lumière

Depuis dimanche, 1.570 contraventions ont été dressées contre des Parisiens qui n'avaient pas assez volé les lumières de leurs appartements.

De deux choses l'une...

On vous ne croyez pas à de nouveaux bombardements aériens, et il ne faut pas vous assurer du tout.

On vous y croyez, et vous devez vous assurer pour un an au LLOYD DE FRANCE, dont les tarifs, pour la région parisienne, ont été maintenus à :

Immeubles d'habitation et mobiliers personnels 3 pour mille.

Immeubles industriels (contenant et contenant) 6 pour mille.

S'assurer pour un an, c'est se prémunir contre deux risques : le risque du bombardement lui-même et le risque de hausse considérable des primes si, comme à Londres, les raids deviennent fréquents.

La POPULAIRE, 10.000 francs en cas de mort pour 20 francs, est aussi une police d'un an.

Le LLOYD DE FRANCE s'assure pas que dans la région parisienne, mais partout, même dans la zone des armées.

Demandez ses tarifs et souscrivez : 39, rue Cambon ou 92, rue Richelieu.

PROPOS D'ACTUALITE

Le sandwich de Ludovic

Mon ami Ludovic est dyspeptique. Son médecin lui a dit : « Évitez la dilatation d'estomac ; mangez peu et souvent. Et Ludovic suit le conseil de son médecin. Un crû à la coque au déjeuner, une omelette au dîner. Mais, pour éviter les tiraillements d'estomac dans l'après-midi, Ludovic emporte chaque jour de chez lui un petit sandwich au jambon ou à la viande fraîche que son épouse lui prépare avec amour, et que, de temps en temps, il va déguster à quatre heures, en prenant une tasse de thé, dans un petit café voisin de la maison de commerce où il travaille.

Or, ces jours derniers, Ludovic avait, comme de coutume, tiré son sandwich du papier blanc qui l'enveloppait, s'apprêtait à y porter la dent quand le patron accourut, le visage angossé.

— Ne mangez pas ! Monsieur, ne mangez pas !

— Et pourquoi donc ? fit Ludovic, ébahi.

— Parce que c'est défendu.

— Défendu ?... défendu de manger un peu de pain et de jambon, en prenant une tasse de thé ?

— Oui, monsieur !

— Vous êtes fou !

— Pas du tout, monsieur, laissez plutôt.

Et le patron tendit un journal à Ludovic, qui lut : « Les Restrictions, le nouveau régime des aliments et des boissons : de 2 h. à 6 h. 30, aucun aliment solide ne doit être servi... »

— Fort bien, dit notre homme, mais je ne vous demande pas de me servir d'aliment solide... je l'apporte avec moi, l'aliment solide... »

— En effet, monsieur, mais poursuivez s'il vous plaît, dit le patron.

Et Ludovic poursuivit : « Interdiction absolue même de laisser consommer aux clients du pain, des gâteaux ou des biscuits provenant du dehors... »

— Ah ! ça, par exemple !... fit Ludovic.

Mais il n'acheva pas sa pensée. Comme il est fort respectueux des règlements, il ordonna qu'on mit son thé au chaud quelques instants, sortit sur le trottoir, avala son sandwich sous l'œil paternel d'un brave sergent de ville, qui se garda bien de l'en empêcher ; après quoi il entra boîse son eau chaude puis regagna son bureau.

Et, depuis lors, tous les jours il fait de même. Ça l'ennuie un peu de loucher sur le trottoir. Mais puisque l'intérêt national l'exige... Seulement, Ludovic n'a pas encore compris pourquoi l'intérêt national exige cela...

Jean Lecocq.

LA HERNIE DISPARAIT

sans bandages gênants ni opérations, avec la méthode du Docteur L. GARNIER envoyée gratis. Ecrire : INSTITUT ORTHOPÉDIQUE, 7 rue des Écoles-Carrée, Paris.

CONTES DU "PETIT JOURNAL"

M. Damblin, porteuse de lait

Quand l'aperçut M. Damblin, il longeait le trottoir de son pas décidé, et ce qui le frappa, ce ne fut ni de le rencontrer à cette heure très matinale, ni de constater une fois de plus la vigoureuse allure de ce sexagénaire. Le vieux savant nous a accoutumés à ses airs combatis, qui ne nous étonnent plus guère ; mais ce matin-là, il présentait une particularité insolite : comme une nourrice qui porte un poupon, il serrait contre sa poitrine, dans le repli de son bras droit, un litre de lait, et cette énorme tache blanche, sur fond noir, faisait un singulier pendant au point rouge de la rosette qui décorait à gauche le revers du manteau.

— Le cher maître fait son marché ?

— Celui du prochain, mon ami. Je me suis mis trotter ; je porte en ville.

Il observait qu'il évitait les flaques avec précaution, et cette remarque m'amena à découvrir qu'un assez belle fente baillait à l'empeigne de sa chaussure. Il vit mon regard à ses pieds :

— Eh ! oui, dit-il ; le soulier de Corneille est remis à la mode ; les temps veulent cela. Il soulevait, mais subitement il devint grave, s'arrêta net, et les yeux dans les yeux :

— Les temps veulent cela, mon cher, cela et bien d'autres choses encore, auxquelles il faut nous astreindre. J'y songeais précisément lorsque vous m'avez abordé. Vous vous rappelez le riche élan d'enthousiasme qui souleva le peuple tout entier, en août 1914, et cette ferveur généreuse qui subitement révélait à toutes les âmes le sens de leur solidarité... la patrie ! Alors nous avons vu mourir les égoïstes, et chacun de nous a senti qu'il n'existerait point par lui-même, et qu'il ne comptait plus. Pour sauver la race et l'avenir, les beaux enfants ont donné leur vie jeune. Tout ce qu'il y a de noble au fond de l'être humain a fleuri dans ce moment-là ; les mots dignes de Corneille jaillissaient des cœurs et des bouches ! On ne se doutait guère, alors, des ignominies que peu à peu nous allions voir sortir de terre, ni des immondes figures qui tout à l'heure se feraient jour, ni des vilénies qui recommenceraient à déshonorer l'âme humaine, au lendemain de sa plus magnifique journée !

— Quelques forbans avides d'or ou de jouissances, ne peuvent pas suffire à discréditer l'univers ! On... fera justice.

— D'accord, mon cher ami. Mais n'observez-vous rien de plus ? Or, je note ceci : la crise a duré trop longtemps. Et je vous déclare ceci : Corneille et les classiques avaient raison, mon cher, et ils s'avéraient psychologues, quand ils édictaient la règle des trois unités ; en prescrivant que l'action d'une tragédie doit se dérouler en vingt-quatre heures, ils s'inspiraient de cette idée que l'héroïsme humain ne sait pas durer plus longtemps.

— Ils exagèrent...

— On exagère toujours une vérité qu'on veut faire comprendre. La vérité, mon cher ami, la triste vérité est tout simplement que les hommes ne sont point capables de réfréner indéfiniment leurs instincts égoïstes, et que l'animal, peu à peu, reprend ses droits avec ses appétits. La bête humaine n'est pas bonne, mon ami, et les guerres qui se prolongent ressuscitent la bête humaine.

Voyez-vous cette bouteille de lait ? Elle symbolise la vérité navrante.

— Ah bah ?

— L'autre semaine, j'étais chez la crémère (car mes appointements ne nous permettent plus de nourrir une domestique), j'achetais des œufs et un fromage, quand une pauvre femme entra, proprement vêtue, jeune encore, mais avec la mine ravagée des créatures que ronge une maladie d'estomac. J'ai appris depuis lors qu'elle travaillait dans un atelier de couture et que son mari est au front. Elle présentait un certificat médical, délivré par un médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, et prescrivait, pour toute nourriture, deux litres de lait. La marchande examina l'ordonnance.

— Deux litres ?... s'écria-t-elle... Deux litres !

Elle rendit le papier en éclatant de rire. Le spectacle de cette misérable figure et ce regard de chien battu n'avaient pourtant rien qui prêtât à de la gaieté. La malade remuait les lèvres, sans parler, peut-être parce qu'elle ne comprenait pas les raisons d'une telle hilarité, ou peut-être parce qu'elle ne voulait pas indisposer contre elle une divinité commerciale de qui sa vie allait dépendre. Mais la divinité, consciente de sa force, reprenait durement :

— Faudrait tout de même pas me prendre pour une tourte, ni se payer ma tête. Deux litres ! Elle en a de bonnes, celle-là, si elle croit que je vais donner deux litres à une client qui n'achète rien d'autre.

Elle se tourna vers moi, et me prit à témoigner, en faisant craquer son ongle sur ses dents :

— Pas ça, monsieur ! Rien de rien ! Ni beurre, ni œufs, ni fruits, ni légumes !

— Mais madame, je suis au régime. On m'interdit tout, sauf le lait. Voyez l'ordonnance.

Je m'en bats l'œil de votre papier ! Je suis une commerçante, moi. Je vous vendrai

un litre de lait parce que vous êtes une cliente, mais s'il vous plaît d'en avoir deux, vous prendrez autre chose avec. Sinon, cherchez ailleurs.

— Mais, madame, j'ai l'habitude de me fournir chez vous... Ailleurs, on ne me connaît pas. Dans une autre crémère on me refusera.

— On fera ce qu'on voudra, dans une autre crémère. J'ai pas à m'occuper de ce que font les autres, entendez-vous ! Je ne fourne pas mon nez dans les affaires des autres, moi ! Non, mais, dirait-on pas que je suis de la police ? Faudrait pas venir ici pour m'insulter. Je respecte tout le monde, moi !

— Je ne vous insulte pas, madame. Je vous prie poliment de me donner du lait.

— Je ne donne pas mon lait, je le vends. Mais je le garde pour les clients qui font marcher le commerce.

— Madame, je vous supplie... Il faut que je vive, madame. Ayez pitié.

Elle pleurait, avec des larmes jusqu'au coin de la bouche, qu'elle avait en hoquetant, et elle balbutiait : « Pitié ! Pitié !... » C'était une scène lamentable. Mais la mégère s'irritait de ces sanglots dans sa boutique.

— Elle ferait croire que je l'assassine ! Parole, est-ce qu'on vient chez le monde honnête pour y faire du scandale ? C'est là ma faute, à moi, si vous digérez mal ? C'est toujours pas ici qu'on vous a vendu de quoi vous abîmer l'estomac ? Je ne tiens que de bon, apprenez ça, et apprenez aussi que je le garde pour les bons clients. C'est compréhensible, hein ? Et puis, en voilà assez. Prenez votre litre ou laissez-le, et que ça finisse !

Elle prit son litre, en effe elle le paya, et même elle remercia. Oui, mon cher, elle a dit : « Merci bien, madame ». Et, chose plus extraordinaire encore, elle ne mettait dans son remerciement aucune intention ironique. J'étais bouleversé par tant de cruauté, et j'ai dû me tenir à quatre pour imposer silence à mon indignation. J'ai demandé un litre de lait, qui me fut délivré avec accompagnement de sourire ; et chaque matin, j'en vais en prendre un pour le porter chez la malade.

— Besogne charitable, monsieur Damblin...

— Besogne affreuse, mon ami, puisque tous les matins elle me rappelle la résurrection de l'égoïsme et du lucre, dans un moment où toutes les misères devraient être mises en commun pour se soulager l'une l'autre et s'en tirer d'un effort solidaire, et s'adjoindre un peu, s'adjoindre autant que l'on peut, s'adjoindre...

Edmond HARAUCOURT.

Les grèves de Saint-Etienne et la distribution des tracts allemands

On se rappelle que, dans la dernière séance du Comité national du parti socialiste, lecture fut donnée par M. Renaudot d'une affiche et d'un tract répandus par les Allemands dans les milieux ouvriers de Roanne, Saint-Etienne et Lyon.

L'union départementale et le comité corporatif des organisations ouvrières de la Loire communiquent une protestation à ce sujet déclarant que, dans ce département, on n'a jamais connu ces tracts et ces affiches. Le mouvement de décembre a été, ajoutent-ils, purement syndical, aucun étranger ou agent de puissances étrangères n'a eu de rapport avec le comité de grève. « D'ailleurs poursuivent-ils, les journaux ont félicité le comité et la classe ouvrière de sa tenue correcte et calme pendant les événements, tout s'étant passé sans provocations de la part des grévistes, tenue que l'on serait obligé de trouver bizarre de la part de gens que l'on dit payés par l'Allemagne. »

Rente française 3 0/0 amortissable

Ce sont les séries 18 et 160, qui ont été désignées par le sort, pour être remboursées à partir du 16 avril prochain.

MORTS GLORIEUSES

Nous avons le regret d'apprendre la mort de l'aspirant Robert Lefranc, du 2^e bataillon de chasseurs à pied, mitrailleur, croix de guerre, tombé glorieusement à l'ennemi, le 4 avril dernier, à l'âge de 24 ans. Elle a été distinguée de la Faculté de droit, le fils de M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, et le frère du lieutenant aviateur Jean Lefranc.

Supplément illustré du "Petit Journal"

Cette semaine, une pittoresque gravure en couleurs « Arrivée du vaguemestre. Curieuses séries de photographies sur la Poste aux armées, et les Journaux des tranchées. Variété anecdotique, nouvelles, croquis humoristiques, renseignements militaires, code pour tous, éphémérides de la guerre, jeux d'esprit, etc. En vente partout 15 centimes. »

LA NOUVELLE AFFAIRE d'intelligences avec l'ennemi

SUZY DEPSY et ses co-inculpés

Sans atteindre à l'importance de l'affaire Bolo et d'autres que conduit le Parquet du 3^e conseil de guerre et en particulier le capitaine Bouchardon, l'information actuelle contre les cinq inculpés, Suzy Depsy, Guiller, Tremblez, Brodier et Jay, offre un très grand intérêt ; c'est la démonstration qu'une seule pensée, toujours la même, active et persévérante, dirige toutes ces entreprises d'espionnage organisées par les Allemands en France. Un magistrat militaire disait hier au Palais de Justice :

— Déjà dans l'affaire Bolo nous avions eu la preuve qu'un des centres d'espionnage ou tout est concerté, machiné et organisé, était une agence à la tête de laquelle étaient l'Autrichien Rosenberg, le financier qui opéra à la Bourse de Paris dès avant la guerre des combinaisons ruineuses pour notre épargne. Il s'est installé depuis à Zurich, et là, en compagnie de son fidèle associé Bettelheim, il groupe des renseignements, des indications, et se livre à un espionnage étendu et puissant.

Or, dans les faits actuels reprochés au banquier Maurice Tremblez, à l'antiquaire Henri Jay, à l'actrice Suzy Depsy et aux autres, on constate l'influence de Rosenberg et de Bettelheim. D'ailleurs, il n'y a pas plusieurs affaires d'espionnage, malgré la diversité des enquêtes en cours, il n'y en a qu'une dont nous mettrons bientôt à jour l'organisation unique et puissante.

Aucun des trois inculpés écroués à la prison de la Santé, Maurice Tremblez, l'employé de banque, Louis Brodier et le mari de l'actrice, Henri Guiller, n'ont été amenés au parquet du 3^e conseil de guerre. L'artiste dramatique Suzy Depsy n'est plus n'a pas quitté sa cellule de Saint-Lazare. M^{re} Vinçon, le défenseur de Brodier, a été autorisé à visiter son client. Il proteste de son innocence et prétend que son rôle dans toute cette affaire a été effacé : il n'a fait que mettre son ex-patron Maurice Tremblez en relations avec l'antiquaire d'Alger, Henri Jay qui, se rendant pour ses affaires fréquemment en Suisse, devait naturellement servir les opérations bancaires de Tremblez dans ce pays.

Le capitaine Bouchardon va conserver la haute main sur cette affaire, mais il a chargé le sous-lieutenant Gazier, son nouvel adjoint, de tout le côté matériel de l'information.

M. Bouchardon a eu à cet effet hier une conférence avec M. Poncet, commissaire de police aux délégations judiciaires, qui a chargé d'opérations diverses.

L'antiquaire Jay est ramené à Paris, d'ordre du capitaine Bouchardon, et il sera ici aujourd'hui. Les pièces et scellés les plus importants de la enquête sont encore entre les mains du juge d'instruction de Lyon, M. Aupele, qui a annoncé leur envoi.

Les occupations de Tremblez

(De l'envoyé spécial du Petit Journal) Quimper, 2 Mars. — Je viens d'arriver à Quimper au moment où les journaux annoncent enfin l'arrestation de Maurice Tremblez, le châtelain du Guilly. Bien que l'arrestation remontât déjà à huit jours, elle avait été opérée avec tant de discrétion que même dans cette petite ville de Quimper, où tout se sait, elle avait presque inaperçue. Aussi l'arrestation aujourd'hui annoncée fait-elle l'objet de toutes les conversations.

On lui en voulait ici parce que, beaux gars et fort solide, il avait réussi à ne pas faire de service pendant la guerre. En 1916, il s'était présenté au conseil de révision à Paris et était revenu en disant qu'il avait été déclaré bon pour le service armé. Quinze jours plus tard, revenant de nouveau de Paris, il annonça que, pistonné, il avait réussi quand même à faire réformer. L'on raconte que quelques temps après, M^{re} Tremblez déclara que la réforme de son mari avait été simplement une question de billets bleus. Dans une région aussi sincèrement patriote que la Bretagne, cet embusquage d'un homme qui eût pu faire un soldat excellent lui aliéna beaucoup de sympathies.

Faut-il faire un rapprochement entre les excursions nocturnes de Tremblez et la présence à la côte de sous-marins ennemis ? Je n'en sais rien, car sur ce point, je n'ai pu encore obtenir de renseignements précis, mais il y a, certainement, des coïncidences troublantes.

Une visite au château du Guilly

Après les rafales de neige de ce matin, j'ai profité d'une éclaircie cet après-midi pour aller au château du Guilly. C'est un petit château d'un étage, flanqué à droite d'un corps de bâtiment formant avancée ; dans l'angle, une tourelle qui dépasse de quelques mètres à peine l'ensemble du bâtiment. Derrière, s'élève une seconde tourelle moins massive, au sommet d'une tour à créneaux. Le tout forme un ensemble assez ramassé, de tonalité grise qui tranche assez fortement sur la robuste verdure des arbres qui l'entourent.

Le Guilly est somptueusement meublé. Les meubles sont en vieux noyer. Dans des niches creusées dans les murs, des statues qui affectent un air de vétusté. Le vaisselier est plein d'argenterie de très bel aspect. Le salon est coquet et le bureau de M. Tremblez, malgré les soins des ser-

vantes ont mis à le ranger, se ressent encore du départ précipité du maître. Sur le bureau, une boîte de cigarettes est devant une photographie encadrée d'argent ; elle représente le maître de la maison le jour de son mariage. C'est un homme de grande taille, à la moustache coupée court, l'air légèrement insolent. A son bras se trouve sa jeune femme.

Je vous présente mes deux cousins !

Je me fais raconter l'arrestation par M. Pichon, l'Intendant du Guilly.

— Nous n'avons, tout d'abord, presque rien su, me dit-il. Deux personnes ont été arrêtées au Guilly, il y a quelques jours. M. Tremblez est venu me voir à la ferme, me disant qu'il partait pour Paris pour deux ou trois jours. Nous sommes sans argent, très embarrassés. Qu'allons-nous faire ? L'engagement de mon maître fut discret et précipité. Le veille de l'arrestation, les deux inspecteurs de la Sûreté arrivèrent à l'hôtel du Commerce à Quimper. On crut qu'ils étaient de paisibles voyageurs. Le lendemain matin, au point du jour, ils arrivèrent à la ferme. Tremblez les reçut seul. Il protesta tout d'abord assez vivement contre le mandat de perquisition qu'on lui notifia. Mais il se calma bientôt. Il fut rejoint par M^{re} Tremblez qui assista aux opérations de police. Puis après, les inspecteurs notifièrent leur mandat d'arrêt à M^{re} Tremblez qui, alors, appela ses domestiques et leur annonça qu'il était obligé de partir pour Paris avec ses cousins ! C'est ainsi qu'il appela les deux inspecteurs. Il nous recommanda de bien bien soigner ses chevaux, son chien, son superbe chien fauve qui gardait la propriété. Puis il partit.

Le soir, Tremblez dîna à Quimper avec ses deux gardiens et M^{re} Tremblez qui avait été priée d'accompagner son mari. Ce furent les inspecteurs qui payèrent la quintuple addition.

Tremblez ne laisse pas la réputation d'un bon payeur. S'il arrivait à montrer l'argent qu'il avait dans son portefeuille, il ne demanderait qu'à payer ce qu'il devait à des dettes dans tout le pays. A Moëlan, une quincaillerie, M^{re} Gueguen est sa créancière de quatre mille six cents francs pour divers articles qu'il avait achetés tant pour lui que pour les 21 Boches qu'il employait. Jusqu'au nouvel an dernier, à l'hôtel du Commerce, où il mangeait chaque fois qu'il allait à Paris, c'est-à-dire presque tous les quinze jours, il doit une trentaine de repas et il en est ainsi un peu partout.

Jay, courrier de Rosenberg.

(De l'envoyé spécial du Petit Journal) Dijon, 2 Mars. — Une perquisition faite au domicile de Henry Jay a amené la découverte de vingt-cinq mille francs en titres et argent. Conduit devant M. Aupele, juge d'instruction, Jay raconta qu'il était le courrier du banquier autrichien Rosenberg ; qu'il recevait à Dijon des plis de Paris qu'il portait en Suisse. C'est là qu'il touchait des fonds. Il aurait reçu une première fois 25.000 francs en argent, une seconde pareille somme et un chèque de cinq mille francs qu'il a encaissé à Dijon à la Banque de Mulhouse. Sur ces 50.000 francs, Jay aurait gardé, pour sa rémunération, quatorze mille francs et versé le reste à Tremblez, chargé de faire la répartition aux complices : Suzy Depsy, Guiller et Brodier. Celui-ci ayant été vu à plusieurs reprises à Dijon, il est à supposer que c'est lui qui apportait les plis que Jay devait porter en Suisse.

Le capitaine Bouchardon, qui va continuer l'enquête à Paris, où Jay a été transféré dans la soirée, élucidera donc, Jay a déclaré avoir été en Suisse en 1917 trois ou quatre fois ; en 1918 il ne s'y serait pas rendu.

Cet individu possède à son actif trois condamnations : une de trois mois de prison pour contrefaçon ; une autre de six mois de prison pour complicité de vol par recel des

Emprunt Marocain 5%. 1918

mars 1918, sont placées actuellement au prix de 80 %, soit 445 francs, payables immédiatement.

Le service de cet emprunt est garanti par le gouvernement français, en vertu des lois des 16 mars 1914 et 24 mars 1916. Les titres et coupons seraient payables, tant en France qu'au Maroc, à raison de 500 francs et de 12 fr. 50 sans aucune retenue, le Protectorat français au Maroc prenant à sa charge (article 11 du contrat d'emprunt), dans le présent et dans l'avenir, tous impôts, taxes, droits ou redevances quelconques, de quelque nature que ce soit, dont ces titres seraient frappés ou atteints, tant en France

Les demandes sont servies dès maintenant, au fur et à mesure de leur arrivée, jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles, à chacun des guichets suivants :

A Paris. — Banque de Paris et des Pays-Bas, Crédit Lyonnais, Société Générale, Comptoir National d'Escompte de Paris, Société Générale de Crédit Industriel et Commercial, Banque de l'Union Parisienne, Banque Française pour le Commerce et l'Industrie, Société Marseillaise de Crédit Industriel et Commercial de dépôts, Crédit Algérien ; dans les agences et succursales de ces établissements en province.

Au Maroc. — Banque d'Etat du Maroc et

Les demandes sont également reçues au Maroc, dans les agences de la Compagnie Algérienne et du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie.

(Déclaration faite au Timbre, 22 février 1918)

1916).

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Amélioration progressive et guérison
SOLUTION LAROTHE 50 ans succès
Ph^e DUREL, 7, R^e Bonain, Paris.

POUR NOS PRISONNIERS

Au nom de l'Association des familles des prisonniers de guerre, son président, M. Léon Pasqual, député, avait appelé l'attention de M. Boret, ministre du Ravitaillement, sur l'intérêt qu'il y avait à considérer les prisonniers de guerre et les prisonniers civils comme faisant partie de la famille au point de vue de l'établissement de la carte d'alimentation.

Le ministre vient de lui faire connaître qu'il a pris une note toute spéciale de cette

L'Association des familles des prisonniers avait, d'autre part, par l'organe de son président, signalé au ministre des Affaires étrangères le traitement appliqué par les autorités allemandes aux officiers prisonniers récemment transférés à Stras-

M. Stéphen Pichon vient de l'informer qu'à la date du 15 janvier il a prié télégraphiquement l'ambassade d'Espagne à Berlin de visiter les officiers qui y sont internés et qu'il ne manquât pas de lui

faire connaître les résultats de cette enquête aussitôt qu'ils lui seront connus.

CONTRE LA VIE CHÈRE
Adressez toutes vos commandes et ordonnances à la
GRANDE PHARMACIE CENTRALE DU NORD
LA PLUS VASTE ET TOUJOURS LA MEILLEUR APPROVISIONNÉE DE PARIS
132 et 134 - Rue La Fayette - Tél. Nord 04-11

Pendant la guerre, cette Grande Pharmacie a toujours continué ses livraisons à domicile dans Paris et ses expéditions rapides en Province et aux Colonies. Malgré l'impossibilité matérielle de faire paraître son Catalogue en ce moment, elle continue à vendre, à qualité égale.

la MEILLEUR MARCHÉ de TOUT PARIS.

Société Centrale des Banques de Province

41, Rue Cambon

Service de Coffres-Forts

La Société Centrale a récemment complété ses très modernes installations de

Indépendamment de ce service de coffres, la *Société Centrale* prend en dépôt tous objets mobiliers de valeur qui

sont mis en conservation dans des chambres-fortes, aménagées à cet effet dans les sous-sols profonds de son immeuble, offrant ainsi toute la sécurité possible contre les bombardements.

COMMENT GEORGES CARPENTIER
combat les maux de pieds

Il nous indique un simple traitement adopté comme infailible parmi les boxeurs et soldats

Notre fameux champion de boxe, parlant de son dur entraînement physique, a déclaré dans une récente interview : « Je me deman-

pourquoi tant de gens continuent à endurer les tortures que leur infligent cors, durillons, cells-de-perdrix, engelures et tous les autres maux provoqués par le froid ?



provenant de peus-
sensibles et doulou-
reux, alors qu'un
simple bain de pieds
dans de l'eau chau-
de saltrée ramollit
les cors à un tel
point qu'ils peuvent
être enlevés facile-



ment avec leur racine, tandis que toute sensation de douleur, brûlure et démangeaison, disparaît comme par en-

chamment et pour ne plus revenir. Je conseille donc à tous ceux qui souffrent des pieds de se procurer des salitrates ordinaires pour bains, d'en dissoudre une petite poignée dans un bain de pieds chaud et de masser les pieds dans cette eau, médica-

L'action bienfaisante des saltrates dont Georges Carpentier parle plus haut s'explique :

que par le fait que dans leur composition entrent les sels curatifs qui forment la base des plus fameuses Sources Thermales et qui, en effet, une fois dissous donnent une eau médicinale légèrement oxygénée de haute valeur.

Du reste, un médecin-major aux armées, prié de donner son avis sur ces salpâtres, confirme leurs merveilleux effets en déclarant qu'il les considère des plus efficaces contre toutes sortes de maux de pieds, douleurs et raideurs des muscles et jointures causés par

la fatigue, le froid et l'humidité. Il affirme qu'un bain de pieds d'eau chaude saltrée apporte un soulagement immédiat aux piéres souffrantes, les suppriment souvent une fois pour toutes.

NOTA. — On nous informe que les saltrates

Rodell, extra-purs, se trouvent en paquets d'environ une demi-livre et à un prix modique dans toutes les bonnes pharmacies.

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

HALLS CENTRALES DE PARIS
Fruits. — Châtaignes, 21 à 25 fr.; Dattes, 1 à 7 fr.; Noix, 120 à 150 fr.; Marrons, 45 à 50 fr.; Noix de coco, 120 à 150 fr.; Oranges, 120 à 150 fr.; Mandarines, 120 à 150 fr.; Pommes, 120 à 150 fr.; Raisins, 120 à 150 fr.; ...

HALL AUX CUIRS DE PARIS
On cote : chevaux français, au-dessus de 20 kilos, 15 à 18 fr.; chevaux étrangers, 15 à 18 fr.; ...

CRINS ET SOIES
On cote à Paris approximativement au kilo : Soies de porc arrachées, 15 à 18 fr.; ...

FERRAILLES
On cote à Paris approximativement au kilo : Soies de porc arrachées, 15 à 18 fr.; ...

MARCHE AUX FOURRAGES
Paille de blé, 175 à 180 fr.; Paille de seigle, 175 à 180 fr.; ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

BOURSE DE PARIS
DU SAMEDI 2 MARS 1918
VALEURS ...

GYRALDOSE
pour les soins intimes de la femme
Excellente forme nouvelle comprimée, trépanation, trépanation, trépanation...

Sauvée grâce à la Gyraldose
L'OPINION MÉDICALE : « En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite. Dans ces cas, le médecin devra se rappeler l'usage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de sa hygiène intime. »

PETITES ANNONCES
DU MERCREDI ET DU DIMANCHE
INSTITUTIONS (10 fr. la ligne)
Apprentissage, manœuvre, pédicure, coiffure, massage...

ACHATS ET VENTES (10 fr. la ligne)
Coutellerie, parf., maroq., cartes post., papet., fu...
O. d. voie Decaen et rails, Astra, 134, bd Haussmann

OFFRES D'EMPLOI (10 fr. la ligne)
Agents régionaux demandés par bonne savonnerie à Marseille pour vente à la clientèle d'avant...

ACHAT ET VENTE DE TITRES
L'Institut National de Médecine, 55, B. Sébastopol, Paris, obtient par ses traitements...

VOIES URINAIRES
L'Institut National de Médecine, 55, B. Sébastopol, Paris, obtient par ses traitements...

MAUX DE DENTS
Généraliste infatigable, instantané, radicale des MAUX DE DENTS

CHASSIS NEUFS FRANÇAIS
pour CAMIONS et CAMIONNETTES LIVRABLES IMMÉDIATEMENT

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

Hémorroïdes JUBOLITOIRES
Suppositoires anti-hémorragiques décongestionnants et calmants complétant l'action du JUBOL.

SINUBÉRASE
POUR L'INTESTIN
Mauvaises digestions - Gaz - Entérite. Maladies de peau - Diarrhée des enfants

FILUDINE
POUR LE FOIE
Excès de bile - Teint jaune - Paludisme Diabète - Coliques hépatiques

Refugiés, Séparés, Disparus
Les personnes ayant des prisonniers en Allemagne à la date du 11 mai 1917, du 9^e rég. d'infanterie, 1^{er} comp., 1^{er} sec., si possible, sont priées de vouloir bien se faire connaître à M. Denoy Martin, Saint-Georges d'Espéranche, hameau de la Chevre (Isère), afin de donner des renseignements sur leur fils Louis, dont on est sans nouvelles depuis cette date.

BRACELET-MONTRE
JEAN BENOIT
est un chef-d'œuvre de robustesse, d'élégance et de précision.

BAUME TUE-NERF MIRIGA
Généraliste infatigable, instantané, radicale des MAUX DE DENTS

CHASSIS NEUFS FRANÇAIS
pour CAMIONS et CAMIONNETTES LIVRABLES IMMÉDIATEMENT

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

MIEL PURE CHATIN Apiculteur
Miel de Gâtinais et d'Alsace (Gâtinais, 40, rue de Valenciennes, Paris)

AU PRINTEMPS
LUNDI 4 MARS
Exposition Générale
NOUVEAUTÉS DE LA SAISON

LA CAPITALISATION
Société anonyme (fondée en 1888)
pour favoriser l'Economie et l'Épargne par la constitution de capitaux

3. Rue Louis-le-Grand, - PARIS
TIRAGE MENSUEL DU 1^{er} MARS 1918
Bons d'Épargne (Séries A)

Maladies de la Femme
Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien; les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'éprouvent ni congestions, ni point de souffrance.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

JOUVENCE DE L'Abbé SOURY
peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

ROSE POMPOUR
LA GRANDE BANDE
X. — Une vieille connaissance (Suite)
Le vieil inspecteur était enchanté de la rencontre qu'il venait de faire : — Maintenant, je suis tranquille : nous n'avions plus à craindre que le Sergius, et il ne peut plus paraître chez Micaïdis sans que je le sache : j'ai trépané l'homme qui le reconnaît sur-le-champ et me l'a signalé son retour...

POUR UNE FOIS, PAPA GRASSET ÉTAIT PRESQUE CONTENT DE LUI...
XI. — Sous la Colonne
Adossé à la grille qui entoure le piédestal de la colonne Vendôme, Fou-d'Amour contemplait depuis des heures la façade de la banque Micaïdis.

Elle s'éloigna à pas pressés, disparut, mais pour réparaître au bout de quelques minutes, et, en passant devant Fou-d'Amour qui attendait son retour, elle répéta :
— Entrez derrière moi ! Elle franchissait le seuil, gagnait l'entrée des bureaux de la banque et s'y précipitait.

Il appuyait sur « fidèle » et se reprenait à ricaner.
— Nous sommes seuls, tout ce qu'il y a de plus seuls et nous pouvons causer à l'aise... Assieds-toi donc là, en face de moi, que nous nous voyions bien, les yeux dans les yeux ! Fou-d'Amour se laissa tomber sur le siège qu'on lui indiquait, et Sergius reprit, tout à fait hilare : — Ah ! Ah ! Ah ! Ce fidèle Chambertal, ce noble de Saverny ! Na penses-tu pas, mon vieux, que tu t'es assez offert la tête de ceux qui croient en ta noblesse et ta fidélité ! Mais tu as assez roulé moi, ton camarade, ton ami, ton bienfaiteur ! Mais tout cela, c'est rien : ce qui est quelque chose, c'est que tu es descendu à travailler pour la police à faire un mouchard, toi ! toi ! — Pardon ! Je proteste ! Je ne suis pas... Je... — Allons donc ! Tu bégayais, ton mensonge n'ose pas sortir. Je te dis, moi, que tu es au service de la police, et je me demande si tu n'y étais pas déjà, sur le paquebot... — Ah ! non, je jure... — Inutile ! Je ne peux plus le croire, et je sais ce que je fais, je n'ignore rien de ce que tu as fait depuis Port-Saïd et la ridicule manifestation devant le consulat d'Allemagne... — Ton consulat, à toi ! — Au rappel de son geste courageux, Fou-d'Amour relevait la tête : — Oui, un consulat à toi, tu es Allemand, et la maison où nous sommes est allemande, et vous travaillez tous pour l'Allemagne contre la France qui vous nourrit, et vous travaillez salement, criminellement, je peux en témoigner, moi qui ai marché avec toi ! Mais c'est fini ! Tu entends ? C'est fini, je m'enfonce plus, et si je m'occupe encore de toi, ce sera pour te faire arrêter ! — Tu as déjà fait tout ce qu'il faut pour ça, observa le batracien ; mais, comme tu le vois, j'ai pu revenir à Paris, rentrer ici, dans cet hôtel que la police surveille, et je n'ai pas eu le moindre accroc. Et je m'en félicite pour toi, car c'est pour toi que je suis revenu... Fou-d'Amour s'agita, mal à l'aise : — Je le dispense de te le dire... — Je ne me moque pas du tout ! Je t'en ai essentiellement à te revoir, à régler notre petit compte... Comme tu le disais en commençant, je t'ai reconnu tout de suite dans ce détraqué qui s'est fait battre par Mlle Bertha et c'est moi qui ai tracé, ce soir, sa ligne de conduite à cette jeune femme, c'est pour m'occuper qu'elle était là, à la porte de l'hôtel, à l'attendre, à te guetter, c'est ce soir que je voulais régler avec toi, ce soir, parce qu'il sera trop tard demain ! L'ex-védette frissonna. — Trop tard... — Demain, poursuivait le batracien, ce sera ici la mobilisation générale, la guerre, et je partirai rejoindre mon poste, là-bas, chez nous... Oh ! suis tranquille, je reviendrai, et en bonne et nombreuse compagnie, et je n'aurai qu'un regret : tu ne seras plus là pour voir notre triomphe... Qu'est-ce que tu as à me regarder ? (A suivre.)

LA GRANDE MARCHE
PARFUMERIE, GANTS, DENTELLES, FLEURS, PLUMES.
Lundi 4 MARS et jours suivants